

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Victor DUPUIS

L'adhésion ou la recherche de l'unité  
[de Frédéric Lefèvre]

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 206-216

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# L'adhésion

## ou la recherche de l'unité

### I. Introduction

Nous voudrions essayer de donner une analyse si possible complète des idées essentielles contenues dans un ouvrage récent de Frédéric Lefèvre, intitulé : *L' Adhésion*, d'une étonnante densité spirituelle (éd. Les Voix de la France, Aubanel).

Au début de son essai, l'auteur pose le principe primordial que le problème le plus angoissant pour l'homme est de retrouver son unité intérieure, d'accorder son rythme personnel au rythme de l'Univers et de goûter ainsi cette harmonie secrète, condition du vrai bonheur.

Pour trouver les routes de l'unité, l'homme a besoin de se compléter, de s'unifier, de s'unir, de donner et de recevoir, d'aimer, c'est-à-dire de réaliser son *adhésion* avec quelqu'un ou quelque chose.

Comment l'homme pourra-t-il le faire ?

Il a généralement demandé à l'amour humain d'apaiser la soif d'absolu et de béatitude infinie qui réside au fond de son cœur. Mais les chemins de l'amour sont semés d'embûches, de déceptions, d'amertumes, car la créature, imparfaite par essence, ne peut donner ce qu'elle n'a pas.

Toutefois, l'amour reste un moyen de salut, parce qu'il est à la fois élan et don et qu'il implique un choix, donc une réserve, un sacrifice, une défense de soi-même, un renoncement. Car toute joie ne germe que du sacrifice. A ce sujet, Lefèvre pose en principe que deux êtres se rapprocheront peut-être davantage de l'amour véritable, en maîtrisant les élans de leur corps et en réalisant l'union sur tous les autres plans de l'esprit, du cœur et de l'âme. L'amour semble voulu par Dieu puisqu'il donna à l'homme une compagne précisément en vue de leur permettre d'admirer ensemble les splendeurs de la

création et de satisfaire ainsi ce sentiment tenace et aigu de l'adhésion.

Par conséquent l'origine du couple pourrait s'expliquer par le besoin que l'homme éprouva de se compléter, au milieu même des félicités du paradis. En outre, Lefèvre affirme — ce qui est contestable — que les unions vraiment heureuses sont rares, parce que la plupart jouent vite à qui trompera l'autre et trahira précisément le pacte d'unité. Il en conclut qu'il ne faudrait logiquement pas se marier avant d'avoir réalisé son unité intérieure.

Le second moyen que l'homme emploie pour tenter de réaliser son unité est *l'action*. « La joie de l'âme est dans l'action », disait André Maurois, citant Shelley. Certes. Mais l'action se confond souvent avec l'agitation, dans laquelle beaucoup cherchent un oubli ou une évasion. Cependant, ce moyen n'est pas non plus à dédaigner, dans la recherche de l'adhésion, car la méditation et l'action, loin de s'opposer, sont au contraire inséparables et même complémentaires.

Il y a, en effet, une poésie intense dans l'action et il peut y avoir aussi de l'action dans un poème. Il suffirait pour cela de se rappeler le fameux poème du grand écrivain anglais Rudyard Kipling : *IF... SI* : « *Si* tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie. Et, sans dire un seul mot, te mettre à rebâtir ; ou perdre en un seul coup le gain de cent parties, sans un geste et sans un soupir. »

Le troisième moyen employé par beaucoup est celui de l'amour divin, mais il faut avouer, hélas ! que les humains n'y arrivent qu'imparfaitement, n'apportant pas toujours aux exercices et aux rites religieux la sincérité du cœur.

A ce sujet, Lefèvre émet des considérations qui sont parfois discutables. Toutefois, une étude sur cet aspect du problème nous sortirait du cadre de ce travail, tout

en admettant que l'auteur semble considérer la création artistique comme une fin en soi, alors qu'elle n'est qu'un moyen, au fond, de libération et de salut.

## II. La création artistique et littéraire

Lefèvre examine ensuite le quatrième moyen de conduire à l'unité, qui réunirait les caractéristiques essentielles des trois autres moyens : à savoir celui de la *création artistique* envisagée plus spécialement sous l'angle de la création littéraire et de la poésie. L'auteur soutient que « par l'adhésion naissant de la création artistique, l'homme atteint cette harmonie parfaite dont, au cours de la vie, il ne jouit qu'à de rares minutes. Il retrouve l'Un dans la multiplicité ».

Il situe l'œuvre d'art littéraire à un stade très élevé puisqu'il la représente comme manifestant l'effort le plus puissant de l'homme pour s'unir à Dieu par l'emprunt de l'un de ses attributs : le pouvoir créateur. La parole est, d'après lui, le plus efficace instrument pour réaliser l'adhésion par l'expression littéraire. Il existe un mystère de la parole, une psychologie du langage sur la route de laquelle « le chercheur opiniâtre et heureux risque de rencontrer Dieu, je veux dire l'Ineffable ».

On ne saurait nier l'influence de la parole sur la naissance de la sympathie, de l'amitié, de l'amour et le charme indéfinissable de certaines voix. Car chaque être humain a un timbre de voix particulier et qui le fait reconnaître aussi bien, parfois mieux, que son visage. (On sait que certains speakers ou speakerines reçoivent des lettres d'amour ou des demandes en mariage, uniquement par la magie de leur voix !) A côté du langage parlé qui est le plus vivant et le plus direct, il existe le langage écrit qui possède aussi son rythme, sa couleur, sa saveur, son timbre, en un mot. Il y a en effet le style — le style, c'est l'homme, de Buffon — qui est propre à chacun et qui naît de l'harmonieux mouvement d'une pensée dont le rayonnement fuse d'une opiniâtre soumission à la vérité. Conquête difficile et jamais achevée, car l'œuvre ne s'élève à l'art supérieur que lorsque

prose et fond ne se distinguent plus et qu'en présence de l'essai le plus remarquable par sa richesse verbale, le lecteur s'émerveille d'abord de la plénitude de la pensée.

### **Les conditions de la création littéraire**

Mais l'expression tant verbale qu'écrite reste difficile. « On ne peut pas se faire comprendre des autres... Jamais rien, jamais rien de ce qu'on a, le meilleur, jamais tu le feras comprendre. Il n'y a pas de mots, ça devrait se respirer comme une odeur. Tu as beau avoir femme et enfant, tu es toujours seul », dit un personnage du « Chant du Monde » de Giono. Remarque juste et profonde et qui fait le tragique de l'homme. Il faut cependant examiner les conditions les plus favorables à l'éclosion de l'œuvre littéraire. A ce propos, Frédéric Lefèvre a projeté sur l'importance de la nuit des vues vraiment remarquables, car, écrit-il, « c'est dans la nuit que l'homme se retrouve, qu'il y rassemble ses richesses et pèse son âme. » Il croit à la mission lustrale de la nuit, qui n'est pas seulement repos, mais aussi organisation de richesses conquises, synthèse, marche vers l'unité. Il y a, en effet, des nuits illuminatrices et qui sont un ruissellement de lumières.

Nous pourrions citer, en passant, les deux fameuses nuits de novembre, celle du 10 novembre 1619 de *Descartes*, au cours de laquelle le feu lui prit en quelque sorte au cerveau et décida de sa vocation d'homme de science et de philosophe, du *Discours de la Méthode* ; celle du 23 novembre 1654 orienta *Pascal*, d'une façon définitive, dans une voie neuve, celle des *Pensées cèlèbres*. Les pages de Lefèvre sur la valeur inspiratrice de la nuit révèlent bien que celle-ci ne constitue pas un arrêt du temps, mais simplement un aspect de son rythme, qu'il faut savoir utiliser comme le jour, dans l'élaboration de la création littéraire. C'était le cas de Barrès notamment qui, la nuit, plaçait à côté de son lit des feuilles et un crayon lui permettant, sans se déranger, de noter quelques bribes de phrases ou de mots grâce auxquels, le lendemain, il pouvait exprimer l'ascension foudroyante d'une pensée jaillie au cours de son sommeil. Car le temps est plus que de l'argent, contrairement

à ce que pensent les affairistes ; c'est notre temps, le chemin de la perfection, et il ne nous donne satisfaction que s'il enregistre les phases successives de notre enrichissement spirituel, c'est-à-dire intellectuel et moral. Le Rythme, c'est précisément la bonne organisation du temps ; quand les êtres ont le rythme qui leur convient, il y a sérénité sur leur visage, parce qu'alors ils ont atteint l'unité et que l'âme ne s'est pas laissée accaparer par des soucis divergents. Rien ne vieillit le corps, remarque Lefèvre, autant que la dispersion de l'esprit, et rien ne retarde notre marche vers l'unité comme la dispersion. Notre meilleur guide pour organiser et revigorer le temps, c'est le silence. L'âme se fortifie toujours dans le silence et si l'âme domine, si elle est calme, le corps la regarde, l'imite et participe de sa sérénité, de son immobilité, de son immortalité ; car l'âme est le miroir du corps et en réalité le modèle. C'est quand elle demeure silencieuse et immobile que l'intelligence est la plus féconde et la plus agissante. Il faut organiser le temps dans toutes ses parties : le passé, le présent et l'avenir. Le passé c'est la mémoire. Il faut la discipliner, lui apprendre à retenir, mais aussi à oublier. Autrement, elle devient souvent une activité de luxe, sans liens profonds avec notre destinée. On ne devrait, en effet, garder que ce qui unifie, ce qui nous aide à foncer vers l'avenir. Pourquoi retenir des faits ou des connaissances qui sont uniquement des vestiges du passé, alors qu'on ne devrait enregistrer que ceux qui posent les jalons de l'avenir ?

Le temps-durée est aussi le soleil intérieur des œuvres. Il y a une certaine patine qui leur vient de lui seul. La lenteur même de l'incubation, loin de nuire à la vitalité et au dynamisme de l'œuvre, ne fait que les accroître.

Lefèvre arrive enfin à cette conclusion saisissante : « Le bonheur, c'est la joie qui naît de la vérité contemplée et vécue. L'homme ne découvre la vérité que lorsqu'il a mâté les diverses concupiscences, celles de la chair, du manger et du boire, celle des yeux qui, se prolongeant sur le plan physique, expression du toucher, et sur le plan spirituel, expression de la connaissance, s'épanouit ici dans l'orgueil et là dans le contentement de soi. Etre humble et toujours disponible est la meilleure préparation à recevoir la vérité. »

Et citant Plotin, il formule les conseils suivants pour le pèlerin de la vérité : « Rentre en toi-même et regarde. Retranche le superflu, redresse les travers, nettoie ce qui est sombre et rends-le pur, ne cesse pas de sculpter ta propre statue jusqu'à ce que l'état divin de la vertu se manifeste, jusqu'à ce que tu voies en toi la sagesse siégeant sur un trône sacré. »

Saint Augustin, dans les *Confessions*, avait, lui aussi, formulé de la façon suivante les conditions du repos dans la vérité :

- a) pureté des mœurs qui libère notre volonté et nous unifie ;
- b) humilité de l'esprit ;
- c) foi en l'infinie Bonté de Dieu.

La réalisation de ces trois conditions nous dégage de l'attachement malsain aux systèmes, aux idéologies, au verbalisme. Elle n'est pas toujours facile. Cependant, n'oublions pas la maxime latine : « *Incipe quid quid agas ; pro toto est prima operis pars* », c'est-à-dire : « Commence, quoi que tu fasses, la première partie de l'œuvre est presque l'œuvre entière. » Autrement dit : chaque partie est incluse dans le tout et le tout doit apparaître à l'examen de chaque partie.

Le problème formel de l'adhésion ou de son expression littéraire comporte certaines difficultés. Une phrase, en effet, ne jaillit dans sa plénitude ou ne prend tout son sens que par la rencontre de l'esprit du créateur avec celui de l'auditeur ou du lecteur. Une affirmation qui n'est pas entendue demeure comme si elle n'existait pas. Elle est mort-née. La rencontre de deux âmes ne peut avoir lieu que dans l'espace libre subsistant entre les exigences sociales de la phrase — instrument de communication entre les hommes — et le caractère unique qui s'affirme dans toute expression individuelle, authentique et profonde.

La qualité primordiale de l'artiste est donc la force et la volonté. Comment adhérer à un écrivain qui n'adhère d'abord solidement à lui-même et au réel ? La fidélité de l'écrivain à soi-même demeure le nécessaire support de l'adhésion, en vertu de cette loi psychologique générale

qui veut que la confiance appelle la confiance, l'amour appelle l'amour. L'application au concret est la plus sévère exigence du style, car on ne triche pas avec le concret, avec l'objet. La liberté naît de l'obéissance aux exigences supérieures de la volonté et se traduit grâce à la science du styliste qui utilise, en vue de la plus grande expressivité, tous les moyens dont il dispose.

### Les éléments de l'expression

Les trois éléments d'une expression complète sont :

1. *Le vocabulaire*, c'est-à-dire l'ensemble des *mots* qu'utilise l'écrivain et qu'on pourrait, par analogie, appeler les *os* de l'expression ;
2. *la syntaxe* : qui coordonne et agence les mots dont elle serait en quelque sorte les *muscles* ;
3. *le rythme* : ou le *cœur* du style.

C'est de leur intime collaboration que l'œuvre dégage sa puissance incantatoire et s'élève jusqu'à la poésie qui est la traduction objective et directe d'une idée, d'un sentiment ou d'une vision, avec quelque chose en plus qui apparaît aux âmes sensibles comme l'essentiel : la musique, le charme, l'aura charnelle du verbe. Le rythme joue un rôle essentiel dans l'expression et l'affirmation. L'artiste, par le rythme, chante, avec sa victoire sur l'objet, son affirmation essentielle, en même temps que sa joie de bon artisan, ainsi que l'accord du rythme de l'objet avec son rythme intérieur et celui de l'Univers.

On a défini le rythme comme une certaine *Répétition ordonnée*, dans la succession, soit des syllabes de la parole, soit des sons d'une mélodie, soit des mouvements d'une danse. « C'est la périodicité perçue. Il agit dans la mesure où cette périodicité déforme en nous la coulée habituelle du temps. Ce qui n'est pas rythmé ne vit pas. Le Rythme est *un* : c'est le mouvement du cœur. Il établit un lien entre les divers éléments de l'œuvre. Il naît du silence et de la contemplation, de l'accord du poète avec la nature et son moi profond. Il transfigure la réalité et c'est grâce à lui, quel qu'en soit l'élément dominant, que le chant se manifeste dans l'œuvre. Ainsi le rythme d'une page emprunte maints éléments au paysage

où elle fut écrite. Et la nature modère le mouvement, ses rythmes étant habituellement plus paisibles que le rythme humain. Ainsi le chant des oiseaux aidera puissamment au triomphe de la joie.

D'autre part, le rythme de son style révèle la personnalité de l'écrivain à ceux qui savent que le rythme est *un* et que dans la cambrure d'une phrase se retrouvent les constantes du rythme physiologique de l'auteur.

On peut découvrir en effet, cette loi, par exemple, dans la verve truculente d'un Léon Daudet, la délicatesse un peu morbide d'un François Mauriac, l'équilibre tonique d'un André Maurois. Ce qui fait, par exemple le charme d'un écrivain comme Maurice Barrès, c'est précisément son rythme berceur, la cadence prenante de ses phrases et la musique barrésienne qui se dégage de son style, enchanteur.

Nous voudrions illustrer cette affirmation par quelques citations tirées de la « *Colline Inspirée* » qui est probablement le meilleur livre de Barrès et pour lequel ce dernier avait, du reste, de la prédilection. « Il est des lieux, écrit-il, qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse. Pour l'âme, de tels espaces sont des puissances comme la beauté ou le génie. Elle ne peut approcher sans les reconnaître. Il y a des lieux où souffle l'esprit »... ou encore les lignes suivantes, d'une exquise poésie :

... « En automne, la colline est bleue sous un grand ciel ardoisé, dans une atmosphère pénétrée par une douce lumière de jaune mirabelle. J'aime y monter par les jours dorés de septembre et me réjouir là-haut du silence, des heures unies, d'un ciel immense où glissent les nuages et d'un vent perpétuel qui nous frappe de sa masse... », ou enfin cette pensée expressive :

... « Léopold a trouvé le bonheur, son bonheur, ce n'est plus de construire des châteaux, c'est de délivrer le chant qui sommeille dans son cœur... »

Ainsi le rythme qui établit et scelle l'unité mélodique du poème, en même temps qu'il lui donne son authenticité, est le signe que l'adhésion de l'écrivain à son œuvre est totale. Sa base spirituelle est le rythme métaphysique sur lequel s'appuient tous les autres et qui est fait

d'une alternance fondamentale entre l'angoisse de la mort courageusement contemplée, que le créateur prépare à sa taille, et l'amour de la vie. La mort ne peut être mesquine, mais il n'y a de bonne mort que celle qui a été longtemps regardée et vécue, devancée.

La pensée vivante de la mort augmente les exigences de l'écrivain qui veut dresser une œuvre faisant obstacle au néant par son enchantement, par ses sortilèges, et s'il se peut, par sa masse.

L'œuvre d'art est toujours un chant de guerre et, quand elle est réussie, un cri de victoire sur la mort.

Elle manifeste le terrible pouvoir que chaque être possède seul de se sauver ou de se perdre.

La création de l'œuvre d'art implique pour son auteur diverses nécessités, notamment celle de la solitude. Il faut cependant vivre avec la société. « *Vae soli !* » clamait déjà l'Ecclésiaste. Il existe toutefois un art de donner et même de se donner, tout en se réservant. Les abords de la solitude sont certainement arides, mais ils deviennent ensuite grisants lorsqu'on s'y plonge peu à peu, pour se recueillir, devenir soi-même, et trouver dans son « climat » les pensées solides et fortes, les illuminations soudaines. « O solitude, disait Barrès, toi seule ne m'a jamais avili ! » Il faudrait ajouter : « O solitude, toi seule m'as toujours enrichi ! » Car les grands travailleurs sont ceux qui savent de temps à autre faire retraite. André Maurois conseillait, comme recette de bonheur, de fuir dans la nature pour y retrouver la sérénité, la paix, l'oubli de soi. Au contact de la nature et de son indifférence, devant ce que nous appelons souvent nos « drames », ceux-ci disparaissent dans le néant, et sous la ronde lente des étoiles et dans le grand silence des cimes, deviennent nécessairement comiques. Mais il faut que l'artiste sache se défendre contre l'emprise de la société, s'il ne veut pas être mangé par elle et tirailé, dispersé dans une foule d'activités dites sociales qui briseront son unité. Celui qui aime tout le monde n'aime personne, celui qui s'éparpille ne s'unifie pas et celui qui n'est pas *un* n'a rien à donner. Car il faut se donner tout entier et en une fois. « *Da totum pro toto* » est une devise forte, qui réclame précisément l'unité et exclut tout gaspillage d'activités qui ne participent pas

à notre enrichissement spirituel ou même matériel. « Il faut être féroce dans la vie pour conserver la force d'être bon », disait je ne sais plus qui.

Au surplus, les vrais solitaires sont les êtres les moins seuls du monde. Par la seule magie de l'esprit, ils s'avancent au milieu de chantantes présences. Car les amis invisibles et d'ordre spirituel sont plus sensibles parfois que les présents. Nécessaires, ils sont aussitôt présents. Le problème de la solitude étant résolu, il y aura cependant lieu, dans la création de l'œuvre d'art, de sentir en soi la force d'atteindre le bonheur. Comment ? *En faisant FACE*, à nos ennemis intérieurs d'abord, alliés naturels des autres. En s'entraînant à dire souvent *non* dans les petites choses, pour savoir le dire au moment opportun, dans les choses capitales pour notre vie, et pouvoir résister à la mauvaise ou fausse honte. C'est là aussi un moyen de construire son unité. En effet, le malade de la fausse honte sacrifie à des apparences tout en geignant de le faire, parce qu'il ne trouve pas dans son âme anémiée le courage de résister à une duperie dont il est conscient. C'est ainsi le cas de ceux qui n'osent pas réclamer leur argent à des puissants, par peur de leur déplaire, au risque de sacrifier leurs propres intérêts et ceux de leur famille. Il faut constamment rappeler, en effet, que l'unité est la clé du bonheur, que tout se ramène à cette recherche du bonheur, que notre destinée est précisément d'être heureux en réalisant notre adhésion. L'enfer, c'est l'adhésion trahie et la conscience aigüe et permanente de cette trahison.

### III. Conclusion

On l'a vu, la création littéraire reste l'un des moyens les plus intéressants pour créer son unité intérieure. Ecrire, en ce sens, devient pour l'écrivain, non plus une fin en soi, mais le moyen de parfaire son destin d'homme, de se créer, de réaliser son enrichissement spirituel.

Toutefois, ce qui est unique en nous et mérite d'être transmis ne chante qu'après un dépouillement de tout le reste.

L'inspiration naît du saint abandon. C'est alors que peut surgir le commencement de la béatitude. Mais qu'est-ce que la béatitude ? Le plus sage ne l'établit ni sur la connaissance, ni sur l'amour, mais « un quelque chose est dans l'âme et de ce quelque chose jaillissent la connaissance et l'amour. Qui le trouve, il a trouvé sur quoi repose la béatitude ». Maître Eckardt place le détachement au-dessus même de l'amour. « Car c'est lorsqu'il est le plus détaché de tout, conclut Lefèvre, que l'artiste s'insère dans le rythme de l'Univers et rejoint tout. Alors, il devient le sourcier de l'éternel qui, par ses incantations, appelle à lui les forces éparses et délivre les fontaines scellées dont un geste fait autant de fontaines jaillissantes. »

Victor DUPUIS